où il était question d'un petit garçon qui avait grimpé dans l'écrémeuse d'une laiterie et d'un camarade qui avait mis l'appareil en mouvement, suivi de mort immédiate. « C'est la force centrifuge, pensa-t-il, le sang se caille. » Il étudia les figures que la lumière du réverbère d'en face dessinait au plafond.

Il se souvenait presque mot pour mot du texte d'un fait divers qu'il avait lu l'été précédent. Un paysan avait demandé à son valet de ferme de lui lancer la fourche par-dessus le chariot. Comme le garçon ne se pressait pas de le faire, le fermier, debout sur le bord du chariot, se pencha au-dessus du foin au moment où la fourche arrivait. Les dents lui transpercèrent les yeux et il tomba mort dans la charrette.

Au mur, l'horloge avait un tic-tac bruyant. « Dans le Midi, il y a des accidents bizarres », pensa-t-il. Sa mère avait sursauté lorsqu'il lui avait lu dans le journal le malheur qui était arrivé dans une cour de ferme. Deux enfants jouaient avec une hache et un billot. « Mets ta main sur le billot », dit l'un et l'autre l'avait fait. « Il la retirera bien », s'était dit le garçon, qui tenait la hache. « Il ne frappera pas », s'était dit l'autre. Ils se trompaient tous les deux. La main avait presque été arrachée, si bien qu'il fallut l'amputer.

Il faillit se rendormir, mais secoua plusieurs fois la tête, énergiquement. « Pourvu que nous ne nous endormions pas, pensait-il, cette bête reviendrait. »

Il se rappela comment son frère, à l'âge de neuf ans, s'était réveillé trois nuits de suite en hurlant, toujours après le même rêve. Un singe le poursuivait et essayait de l'écraser avec une charrette à bras contre un trottoir. C'était une poursuite autour d'un pâté de maisons. Chaque nuit, s'il prenait un peu d'avance, un loup s'amenait du côté opposé. Le rêve finissait là. Après la troisième nuit, sa mère avait dû consulter un médecin, qui prescrivit de mettre Joop la tête dans l'eau froide, dès son réveil. Lorsque, la nuit suivante, il se réveilla en hurlant, son père lui poussa la tête dans un seau d'eau. Après quoi le rêve n'avait plus reparu.

Le temps d'y réfléchir et il était sept heures dix. Chaque fois qu'il était sur le point de s'endormir, il se réveillait en sursaut. Il en fut ainsi jusqu'à huit heures ving-deux. « Maintenant je ne risque plus grand-chose, se dit-il, si j'ai des ennuis, je me réveillerai en plein jour. » Il s'endormit et ne rêva plus.

V

A neuf heures, lorsqu'il fit bien clair, il se réveilla. « Le second jour de Noël a commencé », pensa-t-il. « Il est à peu près certain, dit-il à haute voix, en regardant le ciel au-dessus des maisons, que le temps sera clair et sec. Ne nous attardons pas trop au lit. »

Pendant qu'il se lavait, son père entra, tout habillé, dans la cuisine et surveilla la bouilloire, dont l'eau chantait déjà.

— Bonjour, mon garçon, répondit-il au « bonjour » de Fritz.

Il mit trois œufs dans un poêlon vide, posa celui-ci sur le réchaud à gaz et y versa de l'eau bouillante de la bouilloire.

— Que fais-tu, pour l'amour du ciel ? demanda la mère de Fritz, qui entra, vêtue d'une chemise de nuit rose, tu fais cuire les œufs ? Il faut les mettre dans l'eau quand celle-ci bout très fort. Ce n'est pas comme ça qu'ils vont cuire. Maintenant, l'eau a cessé de bouillir et il faut attendre quelques minutes pour qu'elle recommence. Comme ça, on ne sait jamais quand ils sont cuits. Tu mets ton pull-over blanc, Fritz ? demanda-t-elle.

Puis elle se rendit aux cabinets.

Au début du petit déjeuner, personne ne parla. « Ça commence bien », pensait Fritz. Son père soupirait à chaque tartine qu'il prenait. « Comme si de lever le bras et de le ramener était une lourde tâche », pensait Fritz. Sa mère regardait son assiette et versait le thé.

— Que penses-tu du temps, papa ? demanda Fritz.

— Il n'a pas l'air mauvais, répondit l'homme, en jetant un regard vers la fenêtre.

Lorsque Fritz vit que son père répartissait lentement sur son pain son œuf pelé, mais ne savait où mettre la coquille qu'il gardait dans la main en faisant des gestes maladroits, inefficaces, il pensa : « Je dois faire quelque chose. »

— Qu'attends-tu ? demanda sa mère.

Il mit en bouche son propre œuf non encore pelé, ferma les lèvres et se mit à glousser par le nez, de plus en plus vite et plus fort. Les yeux écarquillés, il regarda ses parents à tour de rôle, puis laissa retomber l'œuf dans son assiette. Sa mère souriait, son père le regardait avec stupeur, faisant la grimace comme lorsqu'on fixe le soleil.

Lorsqu'ils eurent fini, son père se leva et sortit dans le couloir. Fritz l'entendit décrocher son pardessus du portemanteau, passer dans la pièce à côté et froisser des papiers sur son bureau. Puis il l'entendit rentrer dans le couloir, ouvrir prudemment la porte de l'escalier et la refermer avec douceur.

— Il est parti, dit-il.

— Qu'il aille s'amuser à Utrecht, dit sa mère, c'est le cadet de mes soucis. — Sa voix trébucha sur les deux derniers mots. — Je n'ai pas l'intention de passer toute la journée seule ici, dit-elle en pleurant tout à coup, je vais à La Haye.

— Personne ne t'en empêche, dit Fritz, Dieu sera ton guide. Tu as raison.

Elle avala sa salive, toussota, s'essuya les yeux et remit ses lunettes. Puis elle desservit la table et mit son manteau.

— Tu crois que ce manteau jure avec ce bonnet ?

« Dieu nous préserve, pensait Fritz, quel ensemble. »

— C'est simple et charmant, dit-il, ça te va très bien. Sobre et pas voyant.

Elle prit sa sacoche de cuir en bandoulière et sortit dans le couloir.

— Quand penses-tu rentrer ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, répondit-elle d'une voix rauque, sans se retourner.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? dit-il à haute voix, lorsqu'elle eut refermé la porte derrière elle et disparu derrière le coin de la rue. Que cette journée soit bien employée. Ne nous laissons décourager par rien. Au contraire, les épreuves, petites et grandes, nous fortifient.

Il se mit debout contre le mur et, avec un crayon, il griffonna

un trait sur la tenture, au-dessus de sa tête. « Un mètre soixante-dix, pour le moins. Comme il fait froid ici », dit-il, et il regarda le poêle. On ne voyait pas de feu et il pouvait tenir la main sur la cheminée. « Nous allons le vider », dit-il, et il alla chercher la ramassette à la cuisine et commença à y entasser les cendres qu'il puisait avec les mains. Au bout d'un certain temps, les cendres et les étincelles devinrent si brûlantes qu'il ne put continuer. « Et pourtant, il faut tout sortir », dit-il et il alla chercher une cruche à lait pleine d'eau et la vida lentement dans le poêle, par un trou dans le couvercle. Quand l'évaporation était excessive, il attendait un instant, puis recommençait jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre bruit. Une odeur acide envahit la pièce. Il sortit les morceaux noircis, fumants, et trouva tout au fond, juste sur la grille, deux clés croisées, les pannetons déformés et les tiges fondues l'une sur l'autre. L'extérieur du métal s'écaillait comme une peau desséchée. Il mit sa trouvaille dans une petite boîte en carton et la posa sur la table. Là-dessus, il ralluma le feu et regarda les flammes, à travers les fentes dilatées du clapet. De petites touffes de fumée vaporeuse se répandaient dans la pièce.

— On croirait que le soleil perce, dit-il doucement en ouvrant la radio et en s'approchant de la fenêtre. — Vous allez entendre maintenant la cantate pour le second jour de Noël de Jean-Sébastien Bach, dit le commentateur.

Fritz régla l'appareil, courut dans sa chambre, revint avec sa tabatière et, assis sur le divan, il roula une cigarette si vite qu'il put l'allumer à l'instant où le vacarme irrégulier des instruments qu'on accorde s'arrête et où il entendit le coup de baguette du chef d'orchestre.

— Maintenant je suis heureux, dit-il à haute voix et il ricana.

Le concert commença par un prélude de violons et trompettes. « Pourvu qu'on ne sonne pas maintenant », pensa-t-il en se penchant en avant et regardant de côté, à travers les carreaux de mica, les flammes et les étincelles.

La cantate fut suivie de trois mélodies pour soprano, orgue et violon. Après quoi, le speaker annonça : « Jusqu'à midi un quart, vous écouterez l'ensemble Luna. » On entendit un air de valse lente. Il ferma la radio, modéra l'entrée d'air au bas du poêle et s'étira. « Je vais faire un tour », dit-il.

Dehors, le rayon de soleil n'était plus qu'un fantôme gris, effilé. Il respira profondément, rentra le ventre et suivit la rivière en direction du centre. Au bout d'un certain temps, il enfila une grande artère et continua lentement, en jetant un coup d'œil rapide à chaque étalage. « Je ne prends pas le tram, pensait-il, c'est plus économique. Puisque je ne vais nulle part. » Il prit à droite et déboucha sur une vaste place. Il se préparait à traverser la rue lorsqu'un homme s'approcha de lui, se mit à l'accompagner et dit :

— Van Egters.

— Tiens, dit Fritz en souriant, te voilà encore.

L'homme était un peu plus petit que Fritz et avait couvert son orbite gauche d'un bout d'étoffe noire, ovale, qu'une cordelette noire maintenait en place. Il avait le nez petit et tout son visage était d'une pâleur maladive. Son crâne était couvert de cheveux jaunes, fins et bouclés. Son pardessus gris était trop court et trop large.

— Sans doute rentres-tu chez toi ? demanda Fritz, moi, je dois aller en ville.

— Une manière prudente de dire : Je ne t'en veux pas de te rencontrer, dit l'autre.

— Si tu veux, Maurice, dit Fritz.

— En tout cas, tu m'as de nouveau joué un sale tour, Egters, dit l'homme.

— Dieu m'en préserve ! Quoi donc ? demanda Fritz.

— Mais oui, sacrebleu, ce Lande et sa femme à ma porte.

Ils se regardèrent en ricanant.

— Allons prendre une tasse de café, dit Maurice, tu as bien le temps ?

— Si ce n'est pas trop long, dit Fritz, j'ai encore à faire cet après-midi.

— Au Zonsteeg on est tranquille, dit Maurice.

Ils suivirent une rue bondée, franchirent deux canaux et, dans une ruelle, ils entrèrent dans un café. Une radio murmurait en sourdine. Ils trouvèrent un coin reculé et s'assirent à une table ornée d'une petite lampe orange. Fritz commanda un café.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Pourquoi as-tu chipé cet argent ? Tu le lui as rendu ?

— Oui, mon garçon, sacrebleu, naturellement, je le lui ai rendu, dit Maurice, mais tu as eu la langue trop longue.

— Ça, nous en reparlerons tout à l'heure, dit Fritz, pourquoi as-tu volé cet argent ? C'était plus fort que toi ?

— Je suis à sec, dit Maurice en ricanant, je suis tout à fait à sec. — Il se renversa en arrière. — Je n'ai plus un rond. J'ai tout dépensé et il me reste encore un tas de trucs à payer.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda Fritz, le crime ne paie plus ?

— Mais non, je vis très sagement, il y a des semaines que je n'ai plus rien chipé, dit Maurice. D'ailleurs, je travaille ferme, je voudrais présenter ma candidature l'année prochaine.

— Qu'est-ce qui t'a pris de chiper cet argent tout bêtement ? demanda Fritz, il est clair que ça devait sauter aux yeux.

— Quelle scie, toute cette histoire, dit l'autre, tu n'aurais pas dû faire le malin. Et avec cette femme en plus, pour faire du scandale dans l'escalier, il ne manquait plus que ça. Elle disait que toi tu avais dit que j'avais des tendances criminelles, que tu en savais bien plus long et me croyais capable de tout. Sacrebleu, c'est pas des manières.

— Je n'ai jamais dit cela, répondit Fritz.

— Allons, ne mens pas, dit Maurice.

— Je vais te dire exactement ce que j'ai dit, répliqua Fritz. J'ai dit que tu avais des moments de faiblesse et qu'ils devaient le comprendre. Et tu sais parfaitement que ce n'est pas mon genre de dire : J'en sais bien plus long. Je ne suis pas assez putain pour insinuer pareille chose. Je dis : Je sais ceci ou cela, ou je ne dis rien. Que j'aie dit : J'en sais bien plus long, ils l'ont sucé de leur pouce. Ça porte toujours, tu aurais dû le comprendre. C'est un ballon d'essai, pour voir si tu marches.

— Et tu n'as pas affirmé que j'étais capable de tout ? Et qu'ils devaient se méfier ? Et que j'avais des tendances criminelles ?

Il avala sa salive.

— Quelle sottise, dit Fritz, quels cancans idiots. J'ai dit que tu étais faible et que tu n'avais pas beaucoup de respect pour le bien d'autrui. Mais je n'ai jamais employé le mot « criminel ». Ces gens t'ont fait marcher. Capable de tout ? J'ai dit : Dieu sait de quoi un homme est capable, on ne sait jamais. N'est-ce pas vrai ? Tout est dans la main de Dieu.

Ils éclatèrent de rire.

— D'ailleurs, poursuivit Fritz, si j'avais voulu te démolir, rien

n'était plus facile. — Maurice se pencha en avant et ouvrit la bouche, si bien qu'on voyait ses gencives. — Ai-je jamais rien dit de ce qui s'était passé sur ce canal ? Ou de ce coup de téléphone ? Je n'en ai pas parlé. Jamais, à personne.

— Sacrebleu, dit Maurice et il mit sa main droite sur la table. (« Des doigts courts, les ongles rongés », pensait Fritz.) Ta gueule, dit Maurice, tu parles beaucoup trop.

— Mais non, dit Fritz, je sais ce que je dis. N'aie pas peur. D'ailleurs, j'ai la plus grande estime pour toi et je te suis tout dévoué.

Maurice eut un rictus.

— Tu sais à quoi tu me fais penser ? dit Fritz soudain. A mon grand-père, il est mort maintenant, le vieux salaud. Celui-là racontait tout doucement qu'un jour quelqu'un lui avait confié un secret et qu'il avait dû promettre de ne le dire à personne. L'homme était déjà mort, racontait mon grand-père. Et quand je lui demandais : « Alors, qu'est-ce qu'il t'a raconté ? » Il répondait : « Je ne peux pas le dire, j'ai promis. »

Ils ricanèrent. Maurice commanda deux cafés.

— Au fond, que penses-tu de moi ? demanda-t-il lorsque le garçon eut repris les tasses vides.

— Tu le sais, dit Fritz. J'ai une haute opinion de toi. Tu es d'une perspicacité pénétrante, stupéfiante, mais hélas tu es sur la mauvaise pente. C'est surtout à cause d'un complexe d'humiliation et d'incompréhension, qui sera suivi de haine. Tout à fait comme dans les livres.

— Comment trouves-tu mon visage ? demanda Maurice.

— Un visage aux traits acérés, dit Fritz. Si tu portais des lunettes aux verres nus, sans monture et rectangulaires du haut, tu aurais une gueule très dure, impressionnante. Evidemment, tu t'en fais toujours pour cet œil. — Maurice ne répondit pas. — Tu connais le bouquin de cet Américain, l'histoire de ce garagiste qui n'avait qu'un œil ?

— Non, dit Maurice.

— Ce type avait une orbite creuse, dit Fritz, et rien dessus. Il en sortait un liquide. Et il ne cessait de se lamenter parce qu'il ne trouvait pas de femme. Mais c'était sa faute. Un bout de tissu dessus, bien se laver et le tour était joué. C'est ta faute.

— Que penses-tu de mes cheveux ? demanda Maurice.

— Tu commences à t'éclaircir un peu dans les coins, dit Fritz.

— Pas du tout, dit Maurice en passant un doigt précautionneux sur ses cheveux raides mais clairsemés, ces derniers temps je me fais masser. Ils repoussent ferme. Je m'aperçois qu'ils repoussent. Tu ne le vois pas ?

— Mais tu les enduis d'un truc quelconque, plus ou moins gras, dit Fritz, c'est tout ce qu'il y a de mauvais. Il ne faut mettre que de l'eau sur les cheveux. C'est prouvé.

— Tu crois ? dit Maurice.

— Tu peux te donner tout le mal que tu voudras pour tes cheveux, dit Fritz, si tu y mets de la graisse, c'est peine perdue. Ça bouche les pores, la peau s'irrite.

— Je pense à ce que tu disais de ces lunettes, dit Maurice, mais je ne sais jamais si tu te fous de moi. Je ne sais jamais où j'en suis.

— Quelquefois je me fous de tout, dit Fritz, mais pour les lunettes je suis sincère.

— Comment était-ce encore ? demanda Maurice.

— Des lunettes non cerclées, dit Fritz, des verres ovales. Les branches fixées aux verres et le haut de chaque verre taillé en rectangle ; elles seront étincelantes et tu verras. — Maurice ne répondit pas. — Si on s'en allait, dit Fritz.

Il paya l'addition. Ils refirent en sens inverse le chemin qu'ils avaient pris pour venir.

— Ces garçons de café gagnent des sous comme de la merde, dit Fritz, en suivant le trottoir étroit, c'est un bon métier aujourd'hui.

— Pendant un certain temps, j'ai donné un coup de main dans un bar, dit Maurice, au *Clivia*.

— Vraiment ? demanda Fritz. Voilà qui est nouveau. Quand cela ?

— J'ai cessé il y a huit jours, dit Maurice.

— On travaille très tard, hein ? demanda Fritz, mais ça rapporte.

— Oui, c'est vrai, dit Maurice, mais c'est emmerdant. Un soir, il y avait de nouveau un de ces gros saoulots. Il n'en menait pas large, je le voyais bien. Je lui demande : « Vous voulez de la glace ? » Il dit : « Oui, sur la tête. » Tout le monde pouffe de rire. Et du coup, je lui retourne sur la tête une coupe pleine de glace. Ils riaient tous à en crever mais moi j'ai eu des histoires. C'est intenable.

— Et d'où tires-tu l'argent maintenant ? demanda Fritz ; de peccadilles ?

— Toi, toujours avec ta criminalité, dit Maurice.

— Mais ce que tu peux ramasser en passant, tu ne le négliges pas ? demanda Fritz.

— J'ai un joli pardessus à vendre à la maison, dit Maurice, si tu as le temps.

— Attends, dit Fritz, tâtant dans la poche de son manteau, j'ai encore ce sucre sur moi.

Il secoua le sachet orange et quelques morceaux de sucre roulèrent dans sa main ; il en offrit une partie à Maurice. Là-dessus ils se mirent l'un et l'autre à sucer en silence.

— Mon pardessus est excellent, dit Fritz. De plus, ça me semble assez risqué de me promener en ville avec un manteau que je ne puis considérer comme ma propriété légitime et personnelle. Comment veux-tu que je dise : Je l'ai acheté et payé à la firme Maurice Duivenis, tailleurs. De quoi s'agit-il ? D'où vient-il ? Je serais curieux de le savoir.

— D'un échange sans consentement du propriétaire, dit Maurice. J'avais un imperméable, tout vieux et usé, couvert de taches. Je l'ai échangé dans un café de la Wetstraat. C'est une belle gabardine, lourde. Evidemment, ce n'est pas de veine pour ce bonhomme, de retrouver ma vieille peau à ce portemanteau.

Il pouffa de rire.

— Mais pour ce qui est des vélos, dit Fritz, je dois encore te le déconseiller. C'est vraiment trop dangereux. Tu récoltes un an comme rien du tout.

— Sans blague, demanda Maurice, que penses-tu de moi ?

— Je suivrai toujours tes faits et gestes avec intérêt, dit Fritz. J'espère encore que tu iras loin. Mais l'ennui, c'est que tu ne peux rien garder pour toi. Lorsque nous allions en classe à nous deux le matin, tu racontais déjà tout. Cette armoire, je n'en ai jamais parlé. Ni de cet incendie dans la cave des bicyclettes. Ni de la charrette à bras. Avec moi, c'est sans importance, mais avec les autres on ne sait jamais.

— Ceux-là, je ne leur raconte pas grand-chose, dit Maurice.

Près de chez Fritz, ils se saluèrent, la main levée. Fritz verrouilla la porte de l'étage derrière lui, remplit le poêle et alla s'asseoir à la fenêtre. Sans cesse il allait boire de l'eau à la cuisine, revenait s'asseoir, regardait par la fenêtre et se relevait pour aller

boire. « La lumière du jour n'a déjà plus beaucoup de force », pensa-t-il. Il était deux heures.

Il roula une cigarette, l'alluma avec une allumette, après avoir vainement cherché son briquet, et fit un petit feu dans le gros cendrier de verre. Il y ajouta des allumettes, des chiffons de papier et des feuilles de tulipes tombées, jusqu'à ce qu'il y ait beaucoup de fumée et une flamme haute comme la main. Vivement, il mit le cendrier brûlant sur le poêle, attendit que tout soit consumé et arrêta la fumée en mettant un livre sur le cendrier. « Voilà qui est fait », dit-il en ouvrant la fenêtre. La fumée montait rapidement le long des murs ; il suivit des yeux, les traînées de vapeur et les parcelles de poussière. Lorsqu'il eut refermé la fenêtre, il alla dans sa chambre à coucher et s'arrêta près de la bibliothèque. « Ce serait une bonne journée pour tout ranger ici », se dit-il. Jusqu'à quatre heures et quart, il resta, frissonnant, assis sur le lit et feuilleta un livre après l'autre.

Il eut faim, alla se couper du pain à la cuisine et examina la provision de conserves. Il ouvrit une boîte de saumon, en mangea le contenu à la cuillère et cacha la boîte sous les reliefs dans la poubelle. Puis il mangea la moitié d'un restant de haricots bruns dans une assiette, prit dans le papier du magasin trois tranches de fromage et les mastiqua lentement. Là-dessus, il porta la bouteille de lait à ses lèvres et en but six longues gorgées. « Pourtant, ce n'est pas un repas », pensa-t-il et il prit un morceau de graisse, le fit fondre dans la poêle, y plongea du pain qu'il avala par grandes bouchées, en aspirant l'air entre ses dents, parce que c'était trop chaud.

Puis il alla s'asseoir à côté du feu et réfléchit. « Je voudrais voir un arbre de Noël, pensa-t-il, il y en a un chez Victor, j'en suis certain. » Il resta quelques heures assis et alluma la radio. Sur les ondes moyennes, il ne trouva pas de musique qui lui plût et les ondes longues craquaient, mais sur les ondes courtes un poste polonais émettait des marches militaires. Il s'assit, le dos incliné sur le divan, tandis que le soir tombait. « Voilà ce que j'ai oublié », dit-il et il se rendit à la cuisine pour cuire un œuf, raccrocha à sa place le poêlon bien nettoyé et jeta la coquille dans le feu.

— Je ne peux pas arriver chez Victor avant sept heures au plus tôt, dit-il à haute voix.

Il sortit dans le couloir, alluma, regarda son visage de tout

près dans la glace et exprima des points noirs ainsi qu'un petit bouton à côté du nez. « Les pores sont épais et dilatés, pensa-t-il, les poils sont vigoureux mais trop espacés. Voilà pourquoi je ne peux pas laisser pousser de moustache. »

Lorsqu'il revint dans la pièce, une femme parlait à la radio. Il parcourut les longueurs d'ondes, se contenta pour finir de passer des courtes aux longues et vice versa, donna une claque à l'appareil et l'éteignit. Il se coiffa, se frotta les dents et sortit. Il était sept heures moins le quart.

En suivant la rivière, il passa devant la porte de Louis Spanjaard, traversa le pont et sonna à la porte d'une haute maison, avec deux annexes en forme de tour, située à l'entrée du pont. Une femme lui répondit à l'interphone, puis la porte s'ouvrit mécaniquement. Il monta trois larges volées d'escalier, longeant des vitraux de couleur, et fut reçu en haut par un jeune homme au visage rougissant, avec des cheveux noirs, frisés et des lunettes. Il portait un veston de velours à côtes et se frottait les mains.

— Comment allez-vous, commandant Fritz ? demanda-t-il. Viens vite. Il fait bougrement froid ici.

Ils entrèrent dans une chambre tapissée de bibliothèques. Un tapis épais couvrait le plancher. Un poêle brabançon était allumé.

— Tu veux plus de lumière ? demanda-t-il.

— Non, dit Fritz, ce serait un gaspillage de courant.

Une lampe avec abat-jour blanc brûlait sur la cheminée.

— Comment vas-tu ? demanda le jeune homme, comment ça va-t-il chez toi ?

— Très mal, dit Fritz d'un ton plein d'entrain, très mal, Victor. Appelons un chat un chat. Quand ça va mal, disons : mal.

— C'est juste, dit Victor, donc ça va mal. Et tes parents ?

— Une question très astucieuse, répondit Fritz, un peu comme si, pendant un orage, tu demandais, quel temps fait-il ? Oh non, c'est une faible comparaison. De toute façon, c'est foutu.

Ils étaient assis tout près du feu, que Victor tisonnait avec un bout de fil de laiton.

— Oui, j'écoute, dit-il.

— J'en deviens nerveux, dit Fritz. J'attends qu'ils se pendent, ou qu'ils se tuent l'un l'autre. Ou qu'ils mettent le feu à la

maison. Qu'ils le fassent, au nom du Ciel. Et pourquoi pas maintenant ? Mais ne désespérons pas. On ne perd rien pour attendre.

— Oui, oui, dit Victor, les yeux à terre.

— La catastrophe arrive toujours, dit Fritz d'un ton solennel. Tout arrive, peu à peu, avec une sage lenteur, mais ça vient. Chaque repas du soir s'achève par la panade. Alors, maman met le sucrier sur la table. On y puise avec une cuillère à café. Disons que dans une assiette plate on met trois cuillères. Mais, écoute. Tu m'écoutes ?

— Oui, naturellement, dit Victor, je ne fais que cela.

— Attention, dit Fritz en se levant, chacun puise avec la même petite cuillère. Que fait mon père ? Il puise le sucre avec sa propre cuillère à dessert. Celle-ci est encore nette et inutilisée, je l'admets, mais j'enrage quand je le vois faire, j'en deviens fou ! J'ai envie de sauter, boum au plafond. Seigneur, notre sauveur, tu me comprends ? Ou pas ? — Il se rassit. — Dis-le franchement.

— Je te comprends parfaitement, dit Victor, c'est difficile. D'ailleurs, je connais cela. Je trouve tes parents très gentils. Par leur bonté, ils sont supérieurs à beaucoup d'autres, que je connais. Il m'a semblé...

— Mais tout arrive, dit Fritz, un spectacle grandiose, démoniaque. Je voudrais le provoquer, le susciter. Aiguiser le couteau. S'il faut en venir là, que ce soit vite. Tu es très occupé ?

— Mais non, dit Victor en lui tendant une boîte de tabac. Roule-toi une cigarette. Je n'en prends pas.

— Et pourtant j'espère encore, dit Fritz en rapprochant sa chaise et se penchant en avant, qu'un jour en rentrant à la maison je le trouve pendu proprement comme un morceau de viande, dans l'embrasure de la porte. Entre les pièces communicantes. C'est si commode aussi, pour y fixer des crochets pour anneaux de gymnastique.

— Que fait-il de sa cravate ? Comment la met-il ? demanda Victor.

— Sa cravate ? Son lacet de bottine ?

— Oui, comment la met-il ?

— Quand il reste à la maison toute la journée, dit Fritz, il n'en met pas, non, pas de toute la journée. Qu'est-ce que ça signifie ? — Victor regardait dans les flammes. — Si, parfois il

près dans la glace et exprima des points noirs ainsi qu'un petit bouton à côté du nez. « Les pores sont épais et dilatés, pensa-t-il, les poils sont vigoureux mais trop espacés. Voilà pourquoi je ne peux pas laisser pousser de moustache. »

Lorsqu'il revint dans la pièce, une femme parlait à la radio. Il parcourut les longueurs d'ondes, se contenta pour finir de passer des courtes aux longues et vice versa, donna une claque à l'appareil et l'éteignit. Il se coiffa, se frotta les dents et sortit. Il était sept heures moins le quart.

En suivant la rivière, il passa devant la porte de Louis Spanjaard, traversa le pont et sonna à la porte d'une haute maison, avec deux annexes en forme de tour, située à l'entrée du pont. Une femme lui répondit à l'interphone, puis la porte s'ouvrit mécaniquement. Il monta trois larges volées d'escalier, longeant des vitraux de couleur, et fut reçu en haut par un jeune homme au visage rougissant, avec des cheveux noirs, frisés et des lunettes. Il portait un veston de velours à côtes et se frottait les mains.

— Comment allez-vous, commandant Fritz ? demanda-t-il. Viens vite. Il fait bougrement froid ici.

Ils entrèrent dans une chambre tapissée de bibliothèques. Un tapis épais couvrait le plancher. Un poêle brabançon était allumé.

— Tu veux plus de lumière ? demanda-t-il.

— Non, dit Fritz, ce serait un gaspillage de courant.

Une lampe avec abat-jour blanc brûlait sur la cheminée.

— Comment vas-tu ? demanda le jeune homme, comment ça va-t-il chez toi ?

— Très mal, dit Fritz d'un ton plein d'entrain, très mal, Victor. Appelons un chat un chat. Quand ça va mal, disons : mal.

— C'est juste, dit Victor, donc ça va mal. Et tes parents ?

— Une question très astucieuse, répondit Fritz, un peu comme si, pendant un orage, tu demandais, quel temps fait-il ? Oh non, c'est une faible comparaison. De toute façon, c'est foutu.

Ils étaient assis tout près du feu, que Victor tisonnait avec un bout de fil de laiton.

— Oui, j'écoute, dit-il.

— J'en deviens nerveux, dit Fritz. J'attends qu'ils se pendent, ou qu'ils se tuent l'un l'autre. Ou qu'ils mettent le feu à la

maison. Qu'ils le fassent, au nom du Ciel. Et pourquoi pas maintenant ? Mais ne désespérons pas. On ne perd rien pour attendre.

— Oui, oui, dit Victor, les yeux à terre.

— La catastrophe arrive toujours, dit Fritz d'un ton solennel. Tout arrive, peu à peu, avec une sage lenteur, mais ça vient. Chaque repas du soir s'achève par la panade. Alors, maman met le sucrier sur la table. On y puise avec une cuillère à café. Disons que dans une assiette plate on met trois cuillères. Mais, écoute. Tu m'écoutes ?

— Oui, naturellement, dit Victor, je ne fais que cela.

— Attention, dit Fritz en se levant, chacun puise avec la même petite cuillère. Que fait mon père ? Il puise le sucre avec sa propre cuillère à dessert. Celle-ci est encore nette et inutilisée, je l'admets, mais j'enrage quand je le vois faire, j'en deviens fou ! J'ai envie de sauter, boum au plafond. Seigneur, notre sauveur, tu me comprends ? Ou pas ? — Il se rassit. — Dis-le franchement.

— Je te comprends parfaitement, dit Victor, c'est difficile. D'ailleurs, je connais cela. Je trouve tes parents très gentils. Par leur bonté, ils sont supérieurs à beaucoup d'autres, que je connais. Il m'a semblé...

— Mais tout arrive, dit Fritz, un spectacle grandiose, démoniaque. Je voudrais le provoquer, le susciter. Aiguiser le couteau. S'il faut en venir là, que ce soit vite. Tu es très occupé ?

— Mais non, dit Victor en lui tendant une boîte de tabac. Roule-toi une cigarette. Je n'en prends pas.

— Et pourtant j'espère encore, dit Fritz en rapprochant sa chaise et se penchant en avant, qu'un jour en rentrant à la maison je le trouve pendu proprement comme un morceau de viande, dans l'embrasure de la porte. Entre les pièces communicantes. C'est si commode aussi, pour y fixer des crochets pour anneaux de gymnastique.

— Que fait-il de sa cravate ? Comment la met-il ? demanda Victor.

— Sa cravate ? Son lacet de bottine ?

— Oui, comment la met-il ?

— Quand il reste à la maison toute la journée, dit Fritz, il n'en met pas, non, pas de toute la journée. Qu'est-ce que ça signifie ? — Victor regardait dans les flammes. — Si, parfois il

en met une, mais alors il passe une demi-heure à tirer dessus et à la déplacer devant la glace. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Quand un homme ne met pas de cravate, dit Victor, ou qu'il met longtemps à faire son choix et à la nouer et à tirer dessus, c'est qu'il ne va pas fort.

— Voilà un diagnostic nouveau, dit Fritz et audacieux. Mais quant au fait que ça ne va pas fort, je m'en suis aperçu. Ce n'est pas nouveau pour moi. Comment vont tes études ?

— J'ai un examen d'essai ce mois-ci, dit Victor.

— Je ne comprends pas, dit Fritz, que tu aies choisi une branche aussi absurde : les langues mortes. Ce n'est pas possible. Pourquoi pas le droit ou la médecine ? Comment tiens-tu le coup ?

— Je crois que tu ne t'y résigneras jamais, dit Victor en souriant.

— Ce sera un beau jour pour moi, dit Fritz, quand tu seras avocat et que tu feras ta première plaidoirie. Tu finiras certainement par faire ton droit, écoute bien ce que je te dis. Tôt ou tard, tu y viendras.

— Victor, tu viens prendre le thé ? cria une voix de femme.

Ils traversèrent le palier et entrèrent dans une grande pièce tapissée de couleurs claires. Les chaises étaient en bois blanc, recouvertes de laine grise. Dans le coin près de la porte, il y avait un piano noir, dans le coin opposé un parc de bébé avec un enfant dedans, qui, tout en restant assis, se balançait en avant et en arrière.

— Lydia, Herman, vous allez bien, j'espère, dit Fritz, et il serra la main d'une jeune femme aux grands yeux et d'un jeune homme long et maigre.

Ils s'assirent autour d'une table basse et burent du thé dans des bols bleus. La femme prit l'enfant dans son parc.

— Voilà Joost, dit-elle, oui, te voilà !

Elle s'assit et prit l'enfant sur ses genoux.

« La tête est trop grande », pensait Fritz. Les cheveux légers, qui retombaient en couronne autour du crâne, donnaient l'impression d'une calvitie au milieu de la tête, tandis que la peau du cou était ridée. Le petit visage était tordu et vieillot. L'enfant continuait à se balancer en oscillant.

— Bonjour Joost ! cria Fritz plusieurs fois de suite.

« Vingt mois, pensait-il, et il ne connaît même pas son nom. »

Lydia le mit debout par terre mais il tomba en avant et se mit à grimper lentement à quatre pattes. Près de la fenêtre, il essaya de se relever en s'accrochant à la housse du divan.

— Tu veux monter dessus ? demanda-t-elle et elle l'assit dessus. — Il y resta sans rien dire, continuant à se balancer, les yeux fixés sur un bégonia en fleur dans un pot, sur l'appui de fenêtre. — Oui, te voilà bien ! cria Lydia.

Il se laissa tomber en avant, grimpa vers la vitre et empoigna la fleur rouge, qui se cassa aussitôt.

— Oh là ! cria Fritz.

— Eh ! hurla Lydia en courant vers le petit.

L'enfant laissa tomber la fleur et se mit à pleurer. Il continua, même lorsque Lydia l'eut relevé. Fritz ramassa la fleur et la mit dans un vase de tulipes, si profondément enfoncée entre les tiges que son petit bout de queue atteignit l'eau.

— Au lit, Joost, dit Lydia et elle quitta la pièce, l'enfant sur le bras.

— Retirons-nous encore un instant, dit Victor.

— Herman est très silencieux aujourd'hui, dit Fritz lorsqu'ils eurent regagné la chambre de Victor. Tu avais laissé la lampe allumée.

— Oui, je le fais toujours quand je suis ici à côté, dit Victor, car c'est si compliqué de retrouver la fiche et l'interrupteur dans l'obscurité.

— Cette danse de Saint-Guy qu'a l'enfant d'Herman me semble devenir passionnante, dit Fritz, il oscille tout le temps avec une admirable régularité. Le fait-il aussi la nuit, quand il dort ? L'une de mes tantes — à vrai dire, ce n'est pas une tante, mais nous l'appelons ainsi — a un chien blanc affligé de la même maladie. Ce chien est tombé à l'eau alors qu'il n'était pas encore tout à fait guéri de la maladie des jeunes chiens et il en a gardé ce mal. Il secoue tout le temps les pattes antérieures et elles plient sous son poids. — Il mit les mains par terre et imita le mouvement. — Les secousses ne diminuent que lorsqu'il dort et finissent par s'arrêter.

— Je crois que c'est une maladie de croissance, dit Victor, ça finira par s'arranger.

— Espérons-le, dit Fritz, en reprenant dans la boîte de Victor

de quoi rouler une cigarette, mais c'est peut-être une anomalie. Un petit défaut de construction, une petite vis qui lâche et toute l'horlogerie se détraque. Grandes sont les œuvres de Dieu.

— Espérons que non, dit Victor, car c'est affreux.

— Tu en as déjà vu un ? demanda Fritz. Pas un de ces arriérés, avec une double tête et des yeux idiots, mais un fou sympathique, c'est merveilleux. Tu ne connais pas cet homme en haut-de-forme, qui se promène au centre de la ville ?

— Non, dit Victor.

— Celui-là chante à sa façon, poursuivit Fritz. A vrai dire, il n'en sort pas grand-chose. Les gens lui donnent des sous, mais il n'y pense même pas. Quand on les lui jette par les fenêtres, il les laisse sur le trottoir. C'est un spectacle grandiose. Je ne savais même pas que cet homme était fou. Les enfants le taquinent souvent. Je passais un jour par l'Alkmaarsestraat et là, on le bombardait à coups de pommes de terre. Je suis passé à côté de lui et il m'a dit : « Je suis un chanteur célèbre, monsieur, mais on ne nous admire que lorsque nous sommes couchés entre six planches. » Ça sonnait bien, mais peut-être l'avait-il lu dans un livre et appris par cœur, ou l'avait-il entendu dire. Ce serait dommage.

« Et ce fou de Tessel, poursuivit-il, rappelle-le-moi, je t'en parlerai tout à l'heure. Dans notre voisinage, il y a six ou sept ans, un grand bonhomme costaud se promenait partout en criant : "Bou !" Les enfants l'imitaient, mais à bonne distance, car ce n'était pas rassurant. Imagine un peu : je le vois suivre un canal et il arrive à une fenêtre ouverte. Une petite bonne étend le bras pour secouer son époussette et il crie : "Bou !" D'une voix de basse, en mugissant, comme une énorme vache, redoutable. Je n'ai jamais vu personne sauter en l'air comme cette petite. — Il rit et toussota. — Tu sais comment c'est arrivé ? Cet homme était violoniste et commençait déjà à devenir étrange, bizarre. C'était un bon violoniste. Mais il se prenait pour une célébrité mondiale. Il n'en était rien. Et un beau jour, il crut avoir reçu une invitation pour une tournée en Amérique. Il emmena sa femme et partit en bateau. Et, en cours de route, sa femme excédée a sauté par-dessus bord et s'est noyée. Là-dessus, il est revenu, tout à fait fou.

— Tu sais, dit Victor, en regardant le feu, qu'avant de venir ici j'ai toujours habité Haarlem. J'ai là-bas des amis dont le fils

n'est pas encore tout à fait arriéré. Mais il est lent et bizarre ; il a deux mètres six de long. Pourtant, si fou qu'il soit, c'est un génie mathématique. Il a déjà paru plusieurs fois à la radio. Il fait tous les calculs : multiplications, divisions, les chiffres les plus incroyables. Au bureau, il est à la comptabilité. Comme on s'y embête parfois, un beau jour ils ont essayé de se soulever les uns les autres. Et ce garçon a soulevé son chef — un petit bonhomme chauve — sur un seul bras, comme un enfant. — Il tisonna le feu. — Tu parlais de Tessel ? demanda-t-il.

— Oui, dit Fritz, j'ai campé à Tessel, il y a des années. C'était à Oude Schild, je crois, il y avait un homme qui mangeait du papier. — Victor eut un éclat de rire bref. — Qui mangeait du papier. Il avait toujours une boule de papier humide en bouche. Quand il en trouvait un nouveau morceau en cours de route, il retirait la boule de sa bouche, y forait un trou avec le doigt, enfonçait le nouveau morceau dedans et remettait le tout en bouche. Il vendait des petits arbres-baromètres. Non, je crois que c'en était un autre. Ou peut-être était-ce bien lui.

— Des petits arbres-baromètres, qu'est-ce que c'est ? demanda Victor.

— Cela ressemble à ces petits chalets avec un bonhomme-météo et une bonne femme-météo, mais c'est un petit arbre. Je ne sais pas, je n'ai jamais acheté ce genre de truc. Le temps qu'il fera, on le verra bien. Mais je sais que nous lui demandions toujours — à lui ou à un autre fou — le temps qu'il ferait. Nous lui demandions : « Quel temps fait-il, Leen ? » Et il répondait : « Si le temps se réchauffe, tu n'auras pas froid. » Alors nous protestions et il disait : « Pourquoi n'achetez-vous pas un de mes petits arbres-météo ? Comme ça vous sauriez toujours le temps qu'il fera. » Il le disait d'une drôle de voix rauque.

Il se tut un instant et tambourina des ongles sur ses dents.

— Allons, vas-y, tu en connais d'autres ? demanda Victor.

— Ils racontent des idioties, poursuivit Fritz. Un docteur m'a dit qu'un jour on avait demandé à un fou d'une maison de fous : « Que feras-tu quand tu sortiras d'ici ? » Il répond : « Peut-être ferai-je du théâtre, car j'ai toujours eu des dispositions pour cela. Mais peut-être irai-je travailler dans un journal, car je l'ai fait pendant des années. Mais peut-être aussi reprendrai-je mon ancienne profession, car en réalité je suis une théière. »

BIBLIOTHÈQUE
PORT-ROYAL
88 ter, bd de Port-Royal
75005 PARIS
VILLE DE PARIS

— Eh bien, dit Victor, riant à en perdre haleine, te voilà bien parti.

— Je t'empêche de te coucher ? demanda Fritz. — Il était neuf heures moins le quart à la petite horloge sur le bureau. — Tu retardes, tu sais ? demanda Fritz. Il est neuf heures.

— Oui, je sais, dit Victor.

— Pourquoi n'y a-t-il pas d'arbre de Noël dans la maison ? demanda Fritz.

— Oui, j'avais l'intention d'en prendre un, répondit Victor, mais alors il faut des bougies et un tas de bricoles. Il y en a un chez moi, à Haarlem, je suis rentré hier et avant-hier. Herman et Lydia y ont pensé aussi, mais l'enfant est encore trop petit pour en profiter et tout est si difficile à obtenir. Alors ils y ont renoncé.

— Chez nous, il n'y en a jamais eu, dit Fritz. Si, quand nous étions tout petits, mais plus depuis. Ils trouvent que c'est une bêtise. Mais ce n'est pas vrai. C'est un arbre, un arbre dans la maison. C'est déjà une chose étrange, insolite. Et puis il y a les bougies. Une bougie, on n'en voit plus jamais, sauf une à la cave, ou en cas de panne d'électricité, mais là elles brûlent dans un arbre. Pense un peu. Elles brûlent...

— Fritz, Fritz, dit Victor, — il regarda le visage de Fritz et poursuivit rapidement : — Oui, non, continue. Tu as raison. Je comprends très bien ce que tu veux dire.

— Nom de Dieu, dit Fritz, tu trouves que je radote. C'est bon. Tu as peut-être raison. — Il soupira. — Tiens ! dit-il, c'est en haut.

On entendait un battement lourd, régulier.

— C'est Joost, dit Victor, il s'est réveillé. Il commence toujours par s'endormir un instant et le reste de la nuit il est éveillé. Sa tête frappe contre le bord du lit. Il fait cela deux ou trois cents fois de suite, puis il attend un peu et recommence.

— On dirait des menuisiers qui travaillent tard, dit Fritz. Oui, tu sais, cet enfant est fou. Fou à lier, rien n'y manque. La danse de Saint-Guy, les coups nocturnes, le sous-développement généralisé.

— Si nous prenions une tartine ? demanda Victor.

Les coups continuèrent.

— Bon, dit Fritz. Je croyais que tu étais sur le point de dire

quelque chose. Tu parlais de Rageman ou quelque chose comme ça.

— Hagelman, dit Victor.

— Va pour Hagelman, dit Fritz, qui est-ce ?

— Tu ne le connais pas, dit Victor. C'était aussi à Haarlem. Cet homme est devenu fou. Il va trouver le docteur. Là, il doit tout expliquer. Il raconte qu'une bête est entrée chez lui, une bête folle.

— Disons, un collègue, dit Fritz.

— Il l'avait poursuivie, continua Victor, à travers un tas de rues et de chemins. Et soudain, raconta-t-il au docteur, il vit en plein bois un petit diable assis par terre. Il le ramassa et le caressa en disant : « Tu es un gentil petit diable. Et alors, docteur, dit-il, j'ai su que je l'avais trouvé. — Oui, dit le docteur, mais j'ai connu d'autres gens qui l'avaient trouvé et qui ont dû se reposer tout un temps. Vous aussi, vous devez vous reposer. Revenez jeudi. » — Oui, je crois que c'était un jeudi — vers une heure et demie.

— Excellent, dit Fritz. Quels coups au-dessus de nous.

— Non, non, dit Victor, nous n'y sommes pas encore. Il revint le jeudi à midi. L'assistante dit : « Le docteur n'est pas là. » « Comment, dit M. Hagelman, à l'heure sacrée, le docteur n'est pas là ? C'est l'heure sacrée ! » « Oui, dit l'infirmière, mais vous avez rendez-vous à une heure et demie. » Quoi qu'il en soit, avec beaucoup de protestations, M. Hagelman prétendit qu'à une heure et demie il serait trop tard. « Eh bien, dit l'infirmière, venez à une heure. » « Ah, naturellement, dit Hagelman, naturellement ! Une heure, c'est le point central. Je reviendrai au point central. » Alors le docteur lui a reparlé longuement, mais il n'y avait rien à en tirer. Quelques jours après, la femme du malade téléphone : « Docteur, mon mari est très mal, il va faire un malheur. » Le docteur arrive et voit le bonhomme — c'était en pleine nuit — en train de jeter un seau d'eau sur les enfants, dans leur chambre à coucher. « Il fallait les baptiser », disait-il. Ces enfants, ils étaient trois, trouvaient ça rigolo. D'ailleurs, il faisait chaud.

Au-dessus de leur tête les coups s'arrêtèrent.

— Alors le docteur comprit que ça n'allait pas du tout, poursuivit-il, mais ce n'était pas si facile d'emmener ce bonhomme dans un asile. Ce type se rendait encore très bien compte de tout.

Mais il avait un ami de qui il acceptait tout. Le docteur dit : « C'est vraiment la meilleure chose, je vais téléphoner à M. Perel — c'était cet ami —, vous verrez qu'il trouve aussi que c'est mieux pour votre santé. » « Comment ? dit Hagelman, vous allez parler à Perel par téléphone ? C'est impossible, il n'en est pas question. » Bref, ils n'y sont pas arrivés. Il est de nouveau rentré chez lui, cet homme, il va de nouveau un peu mieux.

— Victor et Fritz, voulez-vous prendre le café avec nous ? cria Lydia.

— Allons-y, dit Fritz.

Chez Lydia et Herman, un gramophone jouait dans la pièce.

— Quel excellent tango, dit Victor, écoutez bien. Dans un instant, il dira : « Il fait beau aujourd'hui. »

Ils écoutèrent tous les quatre jusqu'à ce que la musique s'arrête une seconde et une voix chantante dit quelques mots rapides en espagnol.

— C'est vrai, dit Fritz, je l'entends.

On sonna.

— Qui ça peut-il bien être ? demanda Herman.

Il sortit dans le couloir. Ils l'entendirent crier dans l'interphone et ouvrir la porte. Il revint un instant après, précédé d'une jeune fille aux cheveux noirs, en manteau rouge sombre, suivie d'un petit jeune homme frêle, dans un gros pardessus d'hiver bleu.

— Bonsoir, dit-il, tout haletant. — Ils déposèrent sur la table des écharpes, un petit sac et des gants. — J'aime autant vous dire tout de suite pourquoi je viens, dit le jeune homme, sans regarder personne, pouvons-nous loger ici ?

Il y eut un silence. Tout le monde baissait les yeux.

— Hélas, c'est impossible, dit Herman. J'ai des invités, qui sont déjà couchés. Ainsi que Fritz Van Egters, tu le connais, je crois ? (« Bonsoir », dit Fritz. « Bonsoir », dit le visiteur) qui loge ici aussi, c'est donc vraiment exclu.

Lydia appuyait le talon sur le pied de Fritz.

— Tu peux avoir l'alcôve pour un petit quart d'heure, Piet, dit Victor, n'est-ce pas, Herman ? Pendant ce temps, nous ferons marcher le gramophone.

— Tiens, dit le jeune homme, c'est dommage. Viens, Irène.

Avec des mains tremblantes, il ramassa vivement les effets posés sur la table. Après quoi, ils partirent sans saluer personne.

— Expédié, dit Herman, après une minute de silence. Voilà qui est fini.

— Il est temps que je m'en aille, dit Fritz.

— Et nous n'avons pas mangé de tartine, dit Victor doucement.

— Laisse, dit Fritz, c'est sans importance. Il est dix heures dix.

— Non, dit Victor, lorsqu'ils furent sur le palier, si nous mangions un petit quelque chose.

Dans sa chambre il prépara des tartines au fromage. Fritz en mangea deux tout en faisant les cent pas, après avoir mis son manteau.

— Que lis-tu ? demanda-t-il en prenant sur le bureau un petit bouquin relié de toile grise.

— Il faut absolument lire cela, répondit Victor, tu y prendras grand plaisir.

— *Le Petit Névrosé*, manuel pour une vie correcte, lut Fritz.

— Tu peux l'emprunter maintenant, dit Victor.

Fritz le referma, le mit dans la poche de son manteau, aspira profondément et prit congé.

Une fois dehors, il regarda les dalles du trottoir, recouvertes de fins cristaux de givre. L'air était humide, un vent faible soufflait du Nord.

« Il doit y avoir zéro degré, pensa-t-il, ça ne m'étonnerait pas. »

Il rentra chez lui sans faire de bruit. Les manteaux et les chapeaux de ses parents étaient accrochés au portemanteau. Aucune lampe ne brûlait au living-room. « Les colombes sont rentrées », murmura-t-il. Il découvrit à la cuisine les traces d'un repas chaud : une poêle avec quelques pommes de terre sautées et une casserole de panade. La sauce était encore chaude dans la rôtissoire. Il y trempa une tranche de pain et en fit quatre bouchées. Puis il alla se coucher.

Il s'endormit vite et s'éveilla à six heures du matin. « Je n'ai pas rêvé, se dit-il. C'est un jour de travail. » Après avoir uriné, il se rendormit sans tarder. Il se retrouva dans la grande pièce, chez Lydia et Herman. Lydia avait étendu la jambe gauche sur le dos

d'un fauteuil, ce qui lui dénudait la cuisse. Pendant qu'il la regardait, sa peau devint sèche et tannée, avec des veines bleues qui ressortaient un peu partout.

Lydia sentait son regard, mais elle restait assise. « Regarde un peu de l'autre côté », dit-elle.

Il s'approcha de la fenêtre. « Je ne vois rien. Où est Herman ? » demanda-t-il lorsqu'il se fut retourné. Celui-ci avait disparu. « Regarde bien l'autre rive », dit Lydia. Il fixa les yeux et soudain, à l'extérieur, il était midi. Il vit que la rivière n'avait que quelques mètres de large. Sur l'autre rive, au premier étage d'une grande maison, un jeune homme en blouse bleue et pantalon de flanelle grise faisait le poirier, les mains sur l'appui de fenêtre. Le châssis à guillotine avait été retiré de son cadre.

A tout instant, le garçon se laissait retomber d'un élan vers l'extérieur, mais chaque fois il se rattrapait à la dernière minute à l'encadrement, se hissait dessus et recommençait. En bas, dans la rue, une jeune fille le regardait et lui criait chaque fois quelque chose que Fritz ne comprenait pas.

« Il fait cela tous les jours, dit Lydia, qui avait rejoint Fritz. Tu comprends que cela nous énerve ? » « Oui, je le comprends, dit Fritz. C'est un spectacle désolant. »

Il se réveilla, vit qu'il était sept heures moins cinq et se rendormit.

VI

Vendredi midi, il fallut allumer les lampes du bureau dès trois heures et quart à cause de gros nuages. Fritz réunit les chiffons de papier de son bureau, souffla la cendre de cigarettes et se renversa dans son fauteuil. « Si on était samedi, se dit-il, ce temps me mettrait de bonne humeur. »

« A l'école primaire, se dit-il, parfois, le samedi matin, une heure avant que la cloche sonne, le ciel s'assombrissait tant qu'il fallait allumer les quatre lampes, ces ballons. Samedi, une heure avant la fin. Pourquoi était-ce si délicieux ? Ou le dernier jour avant les vacances, pensa-t-il, quand il y avait une giboulée, ou un orage, juste avant que la cloche sonne. Il n'y avait pas de plus grand bonheur. Pourquoi ? C'est bizarre. »

Il arracha, du bout des dents, le coin d'un morceau de papier à lettres, le mâchonna et le recracha. « Attention, marmonna-t-il, que vais-je faire ce soir ? Naturellement, nous allons voir un film, le plaisir de ce siècle. A *La Lanterne*, deux places pour la dernière séance. Nous emmènerons Victor. » « En réalité, la vie n'est pas compliquée, pensa-t-il. La science moderne est sans objet. »

A quatre heures vingt il rangea ses affaires dans sa serviette, pendit son veston sur le dos d'une chaise et attendit cinq minutes. Puis il rangea méticuleusement tout ce qui se trouvait sur son bureau, enfila son veston et se glissa prudemment hors de la pièce. Dans le couloir, il pressa le pas, mais sans faire de bruit ; dans le hall, il appela l'ascenseur en appuyant sur le bouton et descendit. En quittant le bâtiment, il se mit à fredonner. Il n'y avait presque pas de vent. A bicyclette, il passa par le cinéma